

# MUSIQUE

OPÉRA-COMIQUE : Première représentation de *Bérénice*, tragédie en musique en trois actes ; paroles et musique de M. Albéric Magnard. — OPÉRA : Première représentation de *La Roussalka*, ballet de MM. Hugues Le Roux et Georges de Dubor ; musique de M. Lucien Lambert.

La *Bérénice* de M. Albéric Magnard appartient à ce petit groupe d'œuvres qui méritent une estime particulière pour la tendance élevée qu'elles révèlent et le louable effort qu'on sent chez l'artiste à se dégager de tout ce qui serait de nature à affaiblir l'unité artistique de son travail. L'auteur poursuit son but par des moyens sobres et fiers dont il ne cherche pas à atténuer la rigueur ; il ne se préoccupe en aucune façon de flatter les goûts du public ; il ne cherche qu'à satisfaire son idéal, à exprimer en toute liberté et avec plénitude ses idées, ses sentiments, sa conviction. C'est dire assez, ce me semble, à quel point le compositeur de *Bérénice* a droit à être traité avec une attention et une gravité spéciales par la critique. Aussi, aurais-je scrupule, après l'unique audition, à laquelle j'ai assisté, d'un si important ouvrage, à donner un avis prétendant être décisif, immuable, inébranlable. Ce n'est pas en quelques lignes écrites à l'issue d'une seule représentation qu'on peut se prononcer, en toute certitude et confiance, sur une composition longuement méditée par son auteur. Je me bornerai donc à quelques observations générales sur l'ensemble de cette très intéressante production.



Je dois dire, d'abord, que le livret de *Bérénice*, que l'action imaginée par M. Albéric Magnard me paraît excellente. Construits sur un tout autre plan que la tragédie de Racine, ces trois actes se développent dans un sens très favorable à la musique.

Nous voyons, au premier acte, Bérénice en proie à une vive anxiété, car elle attend Titus, retenu à la Cour de Rome par la maladie de son père Vespasien. Mais Titus accourt bientôt avec des nouvelles plus rassurantes, et tous deux, Bérénice et Titus, laissent parler leur cœur, qui déborde de tendresse l'un pour l'autre. C'est alors que survient inopinément un envoyé de Rome, disant que l'empereur est très faible, et qu'on redoute une issue fatale. Titus s'éloigne en exprimant l'espoir de revoir bientôt Bérénice.

Le second acte nous introduit dans le cabinet de Titus, au palais impérial. Vespasien est mort, et voilà Titus, à son tour, au sommet du pouvoir. Obligé de se soumettre à la volonté romaine, qui n'admet pas qu'une étrangère partage la puissance souveraine, il fait connaître à Bérénice les implacables et affligeantes exigences de sa situation.

Malgré le déchirement qui s'ensuit pour tous deux, le départ de Bérénice est décidé, et, au troisième acte, nous apercevons Bérénice sur sa trirème, en rade d'Ostie, s'éloignant pour toujours après une dernière entrevue avec Titus.

Il est aisé de se rendre compte combien une semblable donnée se prête à exposer, à retracer, à dépeindre le trouble, l'agitation de l'âme humaine, qui sont essentiellement aptes à favoriser l'inspiration musicale. Mais on aperçoit également l'extrême difficulté consistant à varier sans cesse l'expression de ces sentiments. Il importe que la musique soit constamment émouvante et que la forme mélodique et rythmique servant à indiquer ce qui se passe dans l'âme des personnages soit incessamment renouvelée. Autrement, l'uniformité, la monotonie, apparaissent, et la lassitude en résulte pour l'auditeur. Or, il me semble que M. Albéric Magnard n'a pas toujours évité cet écueil... Mais, je le répète, c'est une première impression qu'une étude plus approfondie pourrait peut-être modifier...

M. Albert Carré a — est-il besoin de le dire? — admirablement mis en scène cette remarquable composition pour laquelle M. Jusseaume a brossé des décors qui s'y adaptent merveilleusement. L'interprétation, qui est confiée à M<sup>lle</sup> Mérentié (Bérénice), M. Swolf (Titus), M<sup>lle</sup> Charbonnel (Lia), a droit aux éloges de la critique pour la tâche singulièrement difficile dont elle était chargée. N'oublions pas M. Vieuille, excellent dans le rôle de Mucien, un vieux Romain, gardien fidèle des antiques traditions, et félicitons M. Ruhlmann, qui a magistralement conduit ces trois actes à la victoire.

Il ne me reste guère de place pour parler de *La Roussalka*, le gracieux ballet qui accompagne, en ce moment, *Déjanire*, de M. Saint-Saëns. Qu'il me suffise de dire qu'il est agréablement conçu et que la musique de M. Lucien Lambert suscite avec agrément toute une élégante envolée de jolies danses où brille d'un éclat radieux la triomphante Zambelli.

ALBERT DAYROLLES.